

Le deuil de la RDA chez quelques jeunes auteurs des nouveaux Bundesländer : Annett Gröschner, Katrin Askan, Jana Hensel

Depuis le tournant de l'an 2000, précédant de peu l'engouement pour le film *Good Bye Lenin* et prétextant le jubilé de la réunification, les éditeurs allemands multiplient les textes romanesques ou documentaires ayant pour toile de fond l'Allemagne de l'Est. Leurs auteurs, nés dans les années 60 ou 70, ont cette particularité de n'y avoir vécu que leur jeunesse, voire leur enfance. Certains de ces textes à forte charge autobiographique sont très travaillés, comme c'est le cas pour les romans *Moskauer Eis* (2000) d'Annett Gröschner (née en 1964) ou *Aus dem Schneider* (2000) de Katrin Askan (née en 1966), dont les structures narratives complexes attestent l'ambition esthétique. D'autres, comme *Zonenkinder* (2002) de Jana Hensel (née en 1976), se contentent d'évoquer l'Allemagne de l'Est par petites touches successives, sans analyse approfondie, dans une langue légère, et sans même revendiquer d'appartenance à un genre littéraire précis. A priori, pas grand-chose ne semble réunir ces textes aux styles si différents, si ce n'est l'évocation – d'ailleurs non homogène – de la défunte République Démocratique Allemande. Mais à y regarder de plus près, il semblerait qu'ils soient, les uns comme les autres, les formulations diverses et parfois contradictoires d'un combat essentiel pour survivre, individuellement et collectivement, à l'engloutissement radical du pays d'origine. La perte d'une enfance, des lieux, des visages, des paysages familiers, est une expérience commune à tous les hommes. Mais lorsque l'histoire générale se mêle d'en accélérer le processus, le délitement prend l'allure d'une rupture, d'un effondrement, d'un cataclysme. L'objet de cette petite étude est d'exposer comment, au-delà des formulations littéraires disparates et contradictoires, ces auteurs partagent un même deuil et une même lutte pour survivre à ce deuil.

Jana Hensel fut, avec *Zonenkinder*, publié en 2002 et réédité entre-temps plus d'une dizaine de fois, l'une des auteurs emblématiques de ce contingent de jeunes écrivains issus des nouveaux Bundesländer, dont les éditeurs, profitant d'une vague d'« ostalgie » pour le moins opportune, ont espéré des bénéfices conséquents, inventant dans ce but le concept d'une « génération » littéraire particulière, marquée par une enfance est-allemande non problématique et génératrice d'évocations attendrissantes. Il faut citer dans cette catégorie *Alles nur geklaut* (1999) de Falko Hennig (né en 1969), *Mein erstes T-Shirt* (2001) de Jakob Hein (né en 1971), *Meine Freie Deutsche Jugend* (2003) de Claudia Rusch (née en 1971), ou encore *Denn wir sind anders* (2002) de Jana Simon (née en 1972). Le concept marketing de « Generation Trabant » ou de « Zonenkinder » se justifie par le contenu parfois identique de ces livres qui mêlent sans vergogne le plagiat et l'auto-plagiat, à tel point que l'on peine parfois à les distinguer les uns des autres. Cette similitude résulte sans doute des conditions dans lesquelles ils ont vu le jour, certains des auteurs, comme Falko Hennig ou Jakob Hein, se produisant sans ambition littéraire particulière sur des « Lesebühnen » dont le but est de distraire le public par des lectures et des échanges oraux amusants. C'est ainsi que le « Kaffee Burger » à Berlin, tenu par Bert Pappenfuß, un des protagonistes de la culture parallèle est-allemande des années 80, joue un rôle fédérateur dans l'élaboration de ce mouvement au style oral et aux ambitions réduites. D'autres écrivains, comme Jana Hensel ou Jana Simon, choisissent une approche et une écriture journalistiques, ce qu'explique leur pratique professionnelle d'origine. Ces textes légers se veulent avant tout des évocations apparemment consensuelles de ce qui pourrait fonder une mémoire est-allemande minimale : le salut matinal au drapeau, l'appartenance aux jeunes pionniers, la collecte du papier, du verre et du plastique recyclables, les émissions officielles pour la jeunesse et les émissions de l'Ouest regardées en catimini, le contrôle des consciences par les professeurs, la *Jugendweihe* et le credo officiel, la participation obligatoire à la production en usine une semaine sur deux, le recrutement précoce pour le

sport de haut niveau et l'art d'y échapper, les stars auxquelles on s'identifie et, par dessus tout, la fascination pour une République Fédérale puissante, omniprésente et intouchable, qui suscite rêves et répulsions. Ces ouvrages s'adressent parfois à un public non averti, c'est-à-dire ouest-allemand, comme le montre, par exemple, la présence d'un glossaire dans les dernières pages de *Zonenkinder*, parfois à un public initié, c'est-à-dire est-allemand, seul susceptible de comprendre les sigles et les appellations non explicités. Chez Jana Hensel, les deux démarches coexistent, révélant ainsi une double ambition, attiser la curiosité bienveillante d'un lectorat occidental et fédérer le lectorat oriental autour d'évocations exclusive (1).

Plus longs (environ 300 pages contre 167 pour Jana Hensel), mais aussi d'une écriture incomparablement plus dense, les romans d'Annett Gröschner et de Katrin Askan ne sauraient a priori entrer dans la même catégorie. Il s'agit ici moins de séduire un lectorat à coup de recettes répétitives, que de proposer à un lecteur attentif une compréhension intime de ce que fut l'expérience de la RDA. Les deux romans – car au contraire de Jana Hensel, les deux auteurs revendiquent l'appartenance de leurs textes au genre romanesque – se distinguent par une structure narrative à deux niveaux temporels. L'héroïne d'Annett Gröschner, Annja Kobe (la similitude des prénoms semble signer, si besoin était, le pacte autobiographique), relate, à partir de l'époque de la réunification, les cinquante années qui ont précédé : l'année 1990 vient ainsi relayer régulièrement un récit familial développé sur trois générations, depuis l'avant-guerre jusqu'à l'époque contemporaine du récit même. Chez Katrin Askan, le personnage principal, Judith, est, en 1986, sur le point de quitter la RDA par des voies illégales, cachée dans le coffre d'une voiture ; et les trois heures qui la séparent du rendez-vous fixé sur une aire d'autoroute sont l'occasion de se remémorer, là aussi, les cinquante années précédentes. Mais la structure du récit est encore plus complexe que chez Annett Gröschner, où les deux niveaux temporels, bien qu'évoluant à des vitesses différentes, progressent tous deux dans le respect de l'ordre chronologique. Katrin Askan, elle, procède selon la chronologie pour ce qui concerne la période entre 1936 et 1966, mais à rebours pour les années comprises entre 1986 et 1966. La jonction se fait en 1966, année de naissance de l'auteur.

Ces macrostructures quelque peu volontaristes – on ne saurait dire que la narration à rebours de Katrin Askan facilite vraiment la lecture – contrastent avec l'absence complète de structure temporelle chez Jana Hensel. Pourtant, les ruptures temporelles, le sentiment intime des discordances du temps, hantent tout aussi largement le récit apparemment aléatoire de cette dernière. Le décrochage temporel, autour de quoi s'élabore tout le propos de ces trois livres, s'est comme réfugié au creux du bavardage minimaliste de l'auteur. Là où Gröschner et Askan s'appuient sur la rupture pour construire leur écriture, Hensel entretisse dans le maillage d'un texte volontairement relâché une profusion de comparaisons ponctuelles entre « avant » et « après », entre « à l'époque » et « aujourd'hui » :

Heute sind diese letzten Tage unserer Kindheit, von denen ich damals noch nicht wusste, dass sie die letzten sein würden, für uns wie Türen in eine andere Zeit, die den Geruch eines Märchens hat und für die wir die richtigen Worte nicht mehr finden,

annonce d'emblée l'auteur (2).

La différence entre ce fin maillage proche des considérations quotidiennes et la macrostructure ambitieuse des deux autres textes n'est cependant pas seulement une question de style : elle signale un rapport différent au présent et à son futur. Chez Hensel, le présent livre les instruments à l'aune desquels le passé se mesure, il ouvre sur un éventuel avenir. Chez Gröschner et Askan, le présent n'existe que parce qu'il borde et clôture le passé ; ni Annja Kobe, ni Judith ne se risquent au-delà de l'instant présent vers un avenir dont elles ne savent rien, et dans lequel elles ne sont pas installées. Chez Annett Gröschner, l'Annja de 1990 survit dans une indigence extrême entre une grand-mère

moribonde, divagante, et un père cryogénisé dans un congélateur sans alimentation électrique : ce dénuement matériel et relationnel constitue la condition même d'une captation de toute son intelligence par la remémoration du passé. Il est aussi, par le sentiment dépressif qu'il suggère fortement, l'expression du dépouillement existentiel entraîné par la disparition de l'Allemagne de l'Est. Plus rien du passé n'espère de prolongement dans le présent, a fortiori dans l'avenir, à l'image de ce cordon de congélateur qui ne relie plus rien, n'alimente plus, ne transmet plus d'énergie. Ce repli du passé sur lui-même est encore plus frappant chez Katrin Askan, où le cheminement temporel de la mémoire, faisant alterner la progression depuis l'époque nazie avec le décompte à rebours depuis 1986, enferme la mémoire dans une bulle temporelle d'où s'exclut tout ce qui va au-delà des trois heures avant la fuite. Pour ce qui est du contenu narratif, il n'y a même pas d'« après » : la rupture imminente est déjà, par le simple fait qu'elle s'annonce, un cataclysme au-delà duquel rien ne peut ni ne veut être pensé.

Au contraire des écrivains est-allemands contraints ou incités à quitter la RDA dans les années 70 et 80, les personnages principaux de Gröschner, Askan et Hensel savent que la rupture ne permettra pas de retour en arrière. Chez Hensel et Gröschner, ils le savent parce qu'ils font l'expérience quotidienne et définitive des chamboulements économiques, urbanistiques et humains de la réunification, et chez Askan, malgré la différence thématique – il ne s'agit pas ici d'une rupture consécutive à 1989 – Judith aussi le sait, parce que sa fuite de la République (« Republikflucht »), choisie en dépit de son caractère très risqué, lui barre définitivement la voie du retour : le texte est jalonné par l'affirmation répétitive qu'on ne doit jamais se retourner lorsque l'on part, c'est-à-dire quand on passe à l'Ouest (3). Jana Hensel, elle, insiste sur la disparition radicale et subite des lieux réels de l'enfance :

Wenn mir heute Freunde aus Heidelberg oder Krefeld sagen, [...] wie sehr sie es lieben, in den Ferien für ein paar Tage nach Hause zu fahren, weil [...] alles noch so schön wie früher und an seinem Platz sei, beneide ich sie ein bisschen. Ich stelle mir in solchen Momenten heimlich vor, noch einmal durch die Straßen unserer Kindheit gehen zu können [...]. Doch [...] weil unsere Kindheit ein Museum ohne Namen ist, fehlen mir die Worte dafür ; weil das Haus keine Adresse hat, weiß ich nicht, welchen Weg ich einschlagen soll, und komme in keiner Kindheit mehr an. (4)

Ces ruptures radicales et définitives n'ont rien à voir avec les autorisations de vivre à l'Ouest accordées, par exemple, à Monika Maron (née en 1941) qui, dans *Mein Minister und ich*, s'amuse à relater une visite en touriste dans son propre pays :

Der Bus [...] rollte langsam in den Checkpoint Charlie [...] ein [...]. Die Pässe wurden eingesammelt, amerikanische, russische, französische, englische, polnische, ungarische, bundesdeutsche Pässe und meiner, ein deutsch-demokratisch-republikanischer [...]. So zog ich kürzlich als Gast in mein eigenes Land [...]. (5)

Ces allers et retours autorisés offraient l'occasion de conforter sa décision par une observation réitérée des disfonctionnements est-allemands ; ils diminuaient le sentiment de la perte, permettaient d'engager la vitalité dans des voies plus constructives, de se créer de nouvelles appartenances sans complètement dénouer les anciennes. Il faut leur opposer la constatation de Jana Hensel :

[...] Veränderungen [sind] in unserem bisherigen Leben stets Abschiede, immer Brüche und nie Übergänge gewesen. (6)

Le caractère brutal et irréversible de la rupture confère à ces textes une dimension parfois poignante. Les romans d'Annett Gröschner et Katrin Askan sont hantés par le visage des disparus aimés que la mémoire prolonge dans un présent sans avenir. *Moskauer Eis* fait ainsi se succéder deux cadavres et trois générations d'ingénieurs en technique de congélation dont l'histoire se veut emblématique de celle

de la RDA : le grand-père qui, sous le IIIe Reich et pendant l'occupation soviétique, a utilisé son institut frigorifique pour se livrer à des trafics de denrées, est mort ; le père, un idéaliste, obsédé par la volonté de perfectionner la congélation et de la mettre au service d'une amélioration conséquente de la qualité de vie en RDA, s'est soustrait à la vie ; et enfin la narratrice, qui depuis longtemps ne se fait plus d'illusions sur la possibilité d'améliorer ainsi la RDA, affronte le délitement du régime en vendant de la glace russe frelatée et pleine de bactéries dans une échoppe de rue. On sent que l'auteur s'amuse, le livre est drôle – ce qui nous amènera à compter plus loin l'humour parmi les stratégies littéraires du deuil –, mais on sent aussi que la douleur est réelle. Ce n'est d'ailleurs pas tant celle de perdre l'aïeul, que celle de perdre le père, d'autant plus qu'il s'escamote sans un mot d'explication. Klaus Kobe, contraint pour cause de réunification de liquider en 1991 son institut de recherche en congélation, procède sur lui-même à une cryogénéisation révolutionnaire, sans apport électrique. Sa fille, ne voulant pas l'abandonner, est contrainte de transporter avec elle un appareil lourd, volumineux, dont le fonctionnement lui échappe complètement. Si elle entrevoit bien la cause de ce semi-suicide, de cette mise en veilleuse, elle ignore comment procéder à l'avenir. Et c'est la perte de ce père-là, de cet idéaliste à l'énergie inlassable, qui encombre le livre d'un deuil volumineux et lourd. « Im Auto legte ich den Kopf auf das Lenkrad und heulte » (7), dit-elle après avoir relaté la découverte de son père congelé qu'elle recherchait depuis quelques jours, mais ces larmes rassurantes par leur banalité font ensuite place à trois cents pages d'un deuil glacé beaucoup plus impressionnant.

Il n'y a pas beaucoup de larmes non plus dans le roman de Katrin Askan. Et pourtant, *Aus dem Schneider* n'est qu'une succession de pertes et de deuils, dont se détache, essentiel, obscurcissant tout le paysage, celui de la mère, décédée très jeune de causes confuses que ses filles ne découvriront qu'à l'âge adulte : abus de coupe-faim, de médicaments antifongiques, erreurs de prescription médicale, puis, lorsque la maladie est effectivement identifiée, l'impossibilité d'accéder en RDA à un traitement adéquat, le projet de fuite à l'Ouest et, pour finir, le décès au jour même prévu pour cette fuite illégale. Judith, encore à l'âge du jardin d'enfants, se met alors à sauter inlassablement de la terrasse dans le jardin, mais là s'arrêtent les manifestations du deuil. Le style volontairement peu émouvant de ce récit, où la structure temporelle morcelée brise toute velléité d'élan pathétique, rejoint la faible expression du deuil et de la perte chez Annett Gröschner. La perte ne se pleure pas parce qu'elle n'est pas ponctuelle, localisée, circonscrite : le deuil des deux héroïnes, malgré le caractère dissemblable de leurs positions relatives à la RDA (l'une subit sa disparition, l'autre la souhaite), a ceci de semblable qu'il est global, qu'il envahit tout, et que rien ne saurait se comprendre hors de son optique.

Cet envahissement, cette omniprésence du deuil s'explique aussi par le fait qu'il ne s'articule pas autour d'une perte unique. A la figure du père ou de la mère perdus s'ajoutent des pertes antérieures, parallèles, consécutives, les unes mineures, les autres plus lourdes, toutes réitérant la même mise en échec. *Moskauer Eis* d'Annett Gröschner débute par l'anecdote d'un chien mort que sa maîtresse, une esthéticienne du voisinage, pleure au point de supplier le père d'Annja qu'on le congèle. Cette historiette de deux pages et demi se trouve reliée à la masse globale du deuil par le fait que la mère d'Annja se rendait chez elle une fois par mois – avant de décider un jour d'abandonner mari et fille sans presque plus jamais donner de nouvelles. Le grand-père aussi meurt dans des circonstances mystérieuses, et la grand-mère, seule autre survivante d'une famille dévastée, s'est déjà mentalement absentée d'un monde où elle n'a plus de rôle à jouer. La disparition du père, ou plus exactement sa congélation, c'est-à-dire tout à la fois sa mort et son maintien dans le monde, apparaît d'une part comme le point culminant d'une chaîne d'endeuils multiples, et d'autre part comme un compromis permettant d'éviter la mort définitive. Ici, l'anecdote du chien, de secondaire, se veut préfiguration de la perte essentielle, non acceptée et inacceptable, du père.

L'accumulation des deuils d'importance diverse est peut-être quantitativement encore plus frappante chez Katrin Askan. Le caractère dramatique en est néanmoins masqué par le fait que ces pertes

résultent principalement de fuites à l'Ouest. La mère et la grand-mère paternelle meurent, une grand-tante se suicide, ce qui suffirait déjà à marquer le texte, mais à cela s'ajoutent surtout les disparitions réitérées des proches, voisins, amis, oncle, tante, grand-père, qui mènent de l'autre côté du rideau de fer une vie libre, aisée et idéalisée. A l'Ouest, la mère aurait pu être soignée ; à l'Ouest, Judith pourrait devenir dessinatrice. Ces potentialités suffisent à empêcher que se nouent à l'Est des liens vitaux dont Judith craint qu'ils ne l'entravent. Elle refuse l'amour qu'on lui offre, se réserve pour le vrai départ : ce refus de vivre là où elle se trouve, transforme pour elle la RDA en un mausolée, ou même pire : en un lieu mortifère. « Hier will ich nicht sterben », cette affirmation qui revient en leitmotiv tout au long du texte ne renvoie pas seulement au désir de passer à l'Ouest, mais établit de surcroît une identité entre « hier » et « sterben », entre la RDA et la mort. L'Ouest, au-delà des clichés, est surtout un endroit où vivre est possible. La mère, que ses deux filles croient déjà passée à l'Ouest, est en réalité morte : puisqu'en partant, elle a emporté la vie avec elle, c'est comme si cette vie s'était enfuie à l'Ouest. Et quand le père, à son tour atteint d'un cancer, profite de son passeport d'invalidé pour se rendre et rester à Berlin-Ouest, il tente en réalité de rester tout simplement vivant, et de réaliser ainsi ce que sa femme n'a pas réalisé.

Est-ce à dire que l'identification de la RDA à la mort rend plus aisé le détachement intérieur, puis l'éloignement concret ? Paradoxalement, ces trois textes disparates proclament exactement le contraire. Même chez celle de ces auteurs qui porte l'idéalisation de la RFA et le dégoût de la RDA à leur point culminant – en l'occurrence Katrin Askan –, partir n'a, affectivement, émotionnellement, rien d'une évidence. Le père de Judith a laissé passer deux précédentes occasions de quitter la zone soviétique, puis la RDA. A chaque fois, le départ prévu a été entravé par un deuil subit, comme si les liens qui se défaisaient ici ne le libéraient pas pour se rendre de l'autre côté, mais au contraire le retenaient. Et c'est sans doute le principal message caché de ce texte que ce constat paradoxal: seul le bonheur libère. Les deuils, eux, vous attachent. Annja Kobe, l'héroïne d'Annett Gröschner, se retrouve elle aussi entravée par la mort de son père, une mort douteuse, indécise, qui permet d'imaginer une extraordinaire résurrection, et qui, de ce fait, la retient à l'Est. La perte des proches ne sonne pas la libération, l'engagement dans une vie nouvelle, mais empêche que se dénouent les liens de souffrance qui relient encore les personnages à l'histoire du pays. Le deuil de la RDA, lorsqu'il s'incarne dans le deuil impossible d'un proche contrecarrant l'adieu au passé, se révèle très difficile.

Jana Hensel, pour qui la RDA s'est effondrée alors qu'elle n'avait que treize ans, déroule dans *Zonenkinder* un enchaînement de deuils qui ne présentent pas, et de loin s'en faut, la même gravité ni la même densité, mais dont les formes ne sont pas vraiment différentes. Le passage à l'Ouest reste en mémoire, même avec un recul d'une dizaine d'années depuis la réunification, comme une disparition apparentée à la mort, enfer ou au-delà paradisiaque selon les occasions. Sascha, l'amour de son adolescence, passe en RFA avec sa mère ; il fixe plus tard un rendez-vous à la narratrice sur la place du Marché à Leipzig, mais les mois passés à l'Ouest l'ont rendu méconnaissable, et cette romance meurt ainsi du décalage entre le phantasme et la réalité aggravé par l'influence pernicieuse de l'Occident. A l'inverse, les vacances dans des camps avec de jeunes étrangers – en l'occurrence des Français que l'on n'a pas le droit d'approcher réellement – génèrent des phantasmes amoureux en complète contradiction avec la répulsion ressentie face à Sascha. Dans leur expression enfantine et formidablement ordinaire, ces ambivalences font écho aux deuils presque impossibles évoqués plus haut. Mais c'est surtout la confrontation extrêmement délicate avec les parents qui permet de mesurer à quel point la disparition de la RDA a entraîné aussi, bien que ceux-ci soient encore en vie, tout à la fois le besoin et l'impossibilité de se détacher d'eux. Certes, nul décès brutal, nulle défection inattendue ne sont venus traumatiser l'enfant, compliquant les adieux : mais le grand décès, la grande défection générale du pays tout entier est un traumatisme comparable, qui empêche de prendre un véritable envol :

Besuchen wir heute unsere Eltern, haben wir immer ein bisschen das Gefühl, wir holten sie aus einem Altersheim ab [...]. Die Eltern-Kind-Beziehung hat sich für uns schon länger erledigt [...]. Sie sind um mehr als zwanzig Jahre zurückgeworfen, und beobachten wir sie in ihrem Schlamassel, dann nervt uns das : wie Hamster in Laufrädern [...]. (8)

Irritation, peine, honte, toutes les émotions du deuil se vivent ici sur un mode mineur, mais bien réel.

Et la vraie cause de cette perte, c'est au fond le fait que les parents, comme ceux de Judith chez Askan, ou d'Annja chez Gröschner, sont des « perdants » : « Wir waren die Söhne und Töchter der Verlierer [...]. » (9) Tout le livre de Hensel est à vrai dire traversé par la difficulté de situer son appartenance à la RDA entre honte camouflée et fierté revendiquée. L'intérêt de ces oscillations – qui recourent les oscillations entre adresse au lectorat de l'Ouest et adresse au lectorat de l'Est – est de démasquer ce que les deuils brutaux et accumulés, personnels et politiques, des deux autres auteurs ne permettent pas toujours de déceler efficacement : l'expérience de l'échec.

Car si les deuils, les chagrins, les pertes, les ruptures individuels vécus en RDA rendent paradoxalement si difficile le deuil de la RDA dans sa globalité, c'est que ces expériences de la mort viennent doubler l'expérience d'un échec global et massif, celui de la RDA tout entière. Il y a, chez Annett Gröschner, ce grand-père directeur de son propre institut, qui roule dans une belle voiture avec chauffeur, presque un grand bourgeois, mais qui finit pitoyablement ; puis ce père qui ne parvient pas à améliorer la RDA malgré elle, et voit ses meilleures inventions perversément sabordées : les deux voies de la réussite sociale, celle de la réussite par le standing et celle de la réussite par l'idéal, explorées par les deux générations successives, se soldent, à cause du régime en place, par des échecs. Il y a aussi, chez Katrin Askan, ce grand-père acharné à construire et reconstruire sans relâche une maison familiale mal située, parce qu'achetée en 1936 dans ce qui serait dix ans plus tard la zone soviétique, mais qui finit par tout abandonner pour un emploi et un amour à l'Ouest ; puis ce père acharné à racheter à l'Etat la maison familiale confisquée après la fuite de son propriétaire ; puis cette fille, Judith, contrainte après le passage à l'Ouest de son père, de consacrer son seul petit héritage maternel à racheter une seconde fois la maison de son grand-père à l'Etat. Trois générations vivent ainsi dans une pauvreté délibérément organisée par l'Etat est-allemand, payant des loyers pour continuer de vivre dans un bien qui leur appartient, et consacrant tout le reste de leur argent à racheter inlassablement ce droit de propriété. Cette lutte toujours recommencée contre l'injustice et contre l'échec ne servira à rien, puisque Judith, seule rescapée encore susceptible de vivre là, décide de passer elle aussi à l'Ouest, tandis que sa sœur est emprisonnée pour sédition dans la prison construite à proximité immédiate de la maison. Si le morcellement du récit ne venait disperser les faits ainsi accumulés aux quatre coins du récit, cet acharnement forcené pour un résultat aussi insensé pourrait être des plus comiques.

Mais la rupture avec la RDA, exposée dans ces trois romans sous la forme de deuils familiaux doublés de multiples deuils sociaux annexes, ne fait elle-même, dans sa globalité, que doubler chronologiquement un deuil bien antérieur encore, celui de 1945, ou 1949, ou au plus tard 1961. Accaparés par le deuil difficile de la RDA, les auteurs semblent glisser sur les évocations du IIIe Reich avec une légèreté presque indifférente : « Der Krieg hatte in unserem Land nicht stattgefunden », explique Jana Hensel : « Die Welt um mich herum hatte 1945 begonnen. » (10) Leurs préoccupations vont sans équivoque plutôt à la cassure d'où a résulté la création des deux Allemagne, cassure que la construction du Mur a radicalisée. L'indifférence aux problématiques de la culpabilité, ou du moins de la responsabilité dans la catastrophe humaine du IIIe Reich a de quoi surprendre un lecteur occidental sensibilisé par les procès pour crimes contre l'humanité des vingt dernières années, ou les films comme Shoah de Claude Lanzmann. Hilding, le grand-père paternel de Judith chez Katrin Askan, fonctionnaire nazi (il était dans la police), a certes sauvé sa femme et sa belle-sœur juives en soudoyant quelqu'un pour faire disparaître leurs actes de naissance ; mais il ne cesse de leur faire reproche d'avoir sacrifié

pour cela une belle montre en or, quand cette montre, après-guerre, en zone soviétique, eût permis de soudoyer d'autres autorités pour obtenir d'autres avantages, par exemple, redevenir fonctionnaire après la dénazification (11). Jana Hensel expose très simplement la manière dont elle a pris conscience du décalage entre l'indifférence est-allemande et l'implication ouest-allemande face au IIIe Reich :

Wir wußten nicht, was unsere Großeltern gemacht, ob sie kollaboriert oder Widerstand geleistet hatten ; wir wurden als Gegenwarts-generation in einen Vergangenheitsstaat hineingeboren, der uns Fragen und unschöne Geschichten abgenommen hatte. [...] Meine [westlichen] Freunde wussten bereits, dass sie die Enkel des Dritten Reiches waren. Ich war eine von ihnen. Doch erst jetzt wusste ich es auch. (12)

De même, l'implication politique du grand-père fondateur de l'institut frigorifique durant le IIIe Reich apparaît comme complètement secondaire chez Annett Gröschner. Il ne s'agit d'ailleurs même pas d'ignorance, car les faits sont connus et mentionnés, mais d'une absence de participation émotionnelle.

Annette Simon, fille de Christa Wolf et mère de Jana Simon, autre auteur de la génération des «Zonenkinder» actuellement en vogue, a expliqué en 1990, dans un article de *Die Zeit*, cette non-implication par l'abus idéologique qu'en faisait le régime à des fins d'auto-légitimation. Jana Hensel, elle, ne semble cependant pas même avoir conçu d'irritation ou de rejet envers cette exploitation du IIIe Reich. Elle explique bien davantage son indifférence relative par le fait que l'ennemi officiel était surtout l'impérialisme américain, qui menaçait de déclencher une troisième guerre mondiale. Au fil du temps, un glissement idéologique semble s'être produit, mettant effectivement la troisième génération à l'abri, voire à l'écart de toute culpabilité relative aux crimes nazis :

Es war unser großes Glück, dass wir in Frieden und Sozialismus geboren und aufgewachsen sein durften, Krieg und Bomben, Not und Hunger nicht am eigenen Leib verspüren mussten. Aber noch immer waren die drohenden Wolken der Kriegsgefahr nicht verschwunden, der Kampf unseres Volkes um den Frieden nicht zu Ende gefochten. Auch ich musste meinen Mann stehen und, notfalls mit der Waffe in der Hand, verhindern helfen, dass die imperialistische Gefahr sich weiter ausbreitete. (13)

Ces trois textes rendent ainsi involontairement compte du fait que la rupture entre les générations, symptomatique de la rupture induite par la disparition de l'Etat d'origine, n'est pas la première dans l'histoire allemande. Ce type de deuil collectif, que l'on peut appeler politique ou historique, avec ses corollaires de colère, honte et idéalisation de l'objet perdu (en l'occurrence idéalisation soit de l'Est comme idéal potentiel, soit de l'Ouest comme alternative possible), a affecté au moins deux générations de transition. La répétition du traumatisme de la perte, comme tout deuil, entraîne dans un premier temps une forme de solidarité puissante, à l'image de ce lien qui empêche chez Annett Gröschner le père et le grand-père, pourtant parfaitement dissemblables, de se quitter. Ils continuent de coexister à l'institut de recherche, bien qu'ils ne puissent y œuvrer dans un but identique. L'unité de lieu est aussi ce qui fonde chez Katrin Askan le lien intergénérationnel, le grand-père travaillant sans relâche à la construction d'une maison bombardée, rafistolée, mal située (à l'Est), puis le père reprenant les travaux, toujours inachevés, lorsque son propre père s'installe à l'Ouest, et la fille héritant finalement du tout, c'est-à-dire de la succession des échecs de deux générations avant elle. La solidarité qui les unit est celle des perdants. Chez Jana Hensel, la solidarité prend la forme d'une compréhension intime des parents que la réunification a condamnés à n'être plus que l'ombre d'eux-mêmes, désormais insécurisés et cherchant en vain le sésame d'un monde auquel ils continuent de ne pouvoir accéder. Mais le sentiment d'échec qui fonde cette solidarité est justement ce qui, dans un deuxième temps, en fait la fragilité. La deuxième rupture générationnelle, tout comme la première, est liée à ce que les enfants ne désirent pas rester bloqués sur l'échec de leurs parents. La génération de Christa Wolf avait compensé la perte du modèle parental par l'identification à l'idéal socialiste : celle de la réunification

s'efforce de la compenser par l'identification au modèle occidental. L'attachement à l'objet perdu fait chez Annett Gröschner partiellement obstacle à cette nouvelle identification. Mais elle-même n'en connaît pas moins l'excitation ressentie à l'idée de tourner enfin le dos à l'échec de la génération précédente :

die plötzlich rasende Zeit hatte etwas Lebendiges [...]. Und die, die immer gewartet hatten, konnten keine Minute länger verweilen. Sie wollten leben, wie sie sich Leben immer vorgestellt hatten, und das hieß, das richtige Geld haben, feste Scheine, schwere Münzen, die unsere alten Portemonnaies kaputt machten, (14)

raconte-t-elle dans son prologue. L'héroïne de Katrin Askan, Judith, ainsi que la narratrice de *Zonenkinder*, pour leur part, n'hésitent pas à tout miser sur la carte de l'Ouest, métaphore empruntée à l'univers du jeu auquel renvoie d'ailleurs le titre *Aus dem Schneider*. L'idéalisation du monde occidental est d'autant plus radicale chez Askan qu'il répond à rien de moins qu'au besoin de survivre ; de plus, la réunification, en 1986, est encore inimaginable, et l'Ouest, une contrée magique. Pour Jana Hensel, qui écrit après douze années de vie à l'occidentale, l'identification au modèle comportemental de l'Ouest est une réalité accomplie. Ce modèle en a-t-il été dévalorisé pour autant ? Force est de constater que non. Les parents au chômage, espérant pitoyablement compenser leur nouvel assujettissement au marché du travail par l'apprentissage en réalité inutile de l'anglais ou de l'informatique, génèrent tout au plus de la compassion ou de l'irritation ; mais on les met à l'écart, car ils déparent le tableau de la réussite individuelle. Certes, un peu d'auto-apitoiement n'est pas exclu, sous forme d'un récit détaillé des petites humiliations secrètes endurées depuis dix ans – humiliations liées à la difficulté de s'approprier le code vestimentaire, comportemental, verbal en vigueur entre jeunes Européens du même âge – , ainsi que des efforts pour combattre l'insécurité intérieure consécutive à cet état d'ignorance. Mais l'essentiel reste malgré tout, parce qu'on est jeune et que tous les combats de la vie sont encore à livrer, de rester le plus possible du côté des vainqueurs.

De là, probablement, cette touche de snobisme qui, chez les plus jeunes des auteurs, constitue l'une des caractéristiques de cette littérature. Etre snob, c'est devenir à son tour capable d'exclure autrui s'il ne satisfait aux critères non-dits qui président à l'intégration dans le groupe. Dans un autre livre, Jana Simon, auteur de *Denn wir sind anders*, procède même à un clivage entre la jeunesse est-allemande victime de la réunification et celle qui a su réussir ; l'échec est tout entier reporté sur le personnage central, un jeune hooligan qui finit par se suicider dans sa prison à Moabit, tandis que son amie, la narratrice, journaliste et alter ego de l'auteur, vogue de succès en succès, achevant des études, exerçant un métier passionnant, rencontrant le chancelier Schröder, etc... Jana Hensel ne va pas si loin : même si elle ne résiste pas à la tentation de nous conter comment elle a disputé dans un tournoi un match de tennis contre la championne Jana Kandarr, une des cinquante meilleures joueuses mondiales, elle se contente pour le reste de réaffirmer sans cesse le succès de son intégration à l'Ouest.

[Wir] haben in den Anfangsjahren jede freie Minute genutzt, um den Westen zu beobachten, zu erkennen und zu verstehen. Wir wollten ihn täuschend echt imitieren. Ich hatte keine Lust mehr aufzufallen, (15)

commence-t-elle par expliquer, dans un souci de conformité qui, d'ailleurs, relaie parfaitement celui qui l'habitait quand elle vivait à l'Est (« Nicht auffallen und immer Duchschnitt bleiben », ainsi résume-t-elle la règle de conduite en RDA (16)), avant néanmoins de nous rassurer deux pages plus loin :

Wofür man mich hielt? In den letzten Jahren immer häufiger für einen Westler (17).

Le snobisme qui point ici et là permet d'entrevoir pourquoi ces jeunes auteurs, dont certains n'ont pas trente ans, se lancent ainsi dans la rédaction de leurs mémoires. Le but ultime de ces ouvrages est de sortir du deuil et du sentiment d'échec en utilisant pour cela ce deuil et cet échec mêmes. Faire de son sentiment d'insécurité et du récit de ses failles le moteur d'un succès éditorial, susciter l'intérêt du public par ce qui, précisément, vous a longtemps tenu à l'écart de celui-ci, quelle revanche ! Dans cette optique, le fait d'être différent grâce à son appartenance à la défunte RDA constitue un moyen de se montrer encore plus snob et de surenchérir dans l'exclusion – exclusion, cette fois, de ceux qui ne sont pas nés en RDA.

On aurait cependant tort de croire que le sentiment d'échec, et le snobisme qui en résulte, sont seulement la conséquence de l'unification. De même que l'intégration à l'Ouest de Jana Hensel n'est jamais que le prolongement de l'idéalisation du monde occidental chez son aînée Katrin Askan, le sentiment d'exclusion éprouvé par les jeunes Allemands de l'Est après la réunification se situe dans le prolongement d'un sentiment d'échec bien antérieur. Le sport de haut niveau, pour lequel les recruteurs de RDA cherchaient sans relâche de nouvelles recrues parmi les enfants, permettait de juguler tant bien que mal le sentiment d'être toujours inférieur à la République Fédérale. Durant les dix dernières années de la RDA, ce besoin d'être parmi les vainqueurs avait pris de telles proportions que les spectateurs des grandes compétitions sportives revendiquaient pour victoires celles de tous les champions allemands, qu'ils fussent de l'Est ou de l'Ouest.

Wir fanden es nicht mehr seltsam, stets für den jeweils besseren Deutschen zu sein; Hauptsache, er gewann, egal woher er stammte. Siege gefielen uns (18),

explique Jana Hensel, vantant

das gute Gefühl, auf Seiten der Sieger zu stehen (19).

Et pour Judith, dans *Aus dem Schneider*, quitter l'Est, c'est aussi quitter l'Etat qui la maintient en échec permanent : amoureux, scolaire, professionnel, familial. Annett Gröschner elle-même, sans doute celle des trois auteurs que le succès préoccupe le moins, décrit dans son prologue le sentiment d'échec des Allemands de l'Est du temps de la RDA sous forme d'un immense blocage généralisé :

Wir waren im Wartestand. Wir warteten seit unserer Geburt. Auf den Bus, auf ein Auto, auf ein Kind. Wir warteten auf eine Wohnung, einen Brief, eine Aufforderung, uns um sieben im Polizeipräsidium einzufinden. Einige warteten auf einen Zettel, der sie berechtigte, das Land auf Dauer zu verlassen. Andere warteten auf eine winzige Veränderung, auf einen Bombenanschlag, auf den Tod eines Generalsekretärs. Auf ein Westpaket. Auf ein Substantiv, das Liebe hieß, oder ein anderes Surrogat, das sie für Momente den Wartestand vergessen ließ. (20)

Chez les auteurs plus âgés, Gröschner et Askan, pas de snobisme, mais un sens très net du comique induit par les situations absurdes dans lesquelles s'empêtrent les personnages de cette RDA littéraire. Ecrire un roman sur l'ère de la guerre froide en choisissant pour unité de lieu un institut de recherche en congélation des denrées domestiques, est pour le moins amusant. Faire se succéder trois générations dans une maison toujours en travaux, toujours inachevée, toujours branlante et toujours aussi mal située, est également une idée cocasse, à laquelle la construction adjacente d'une prison pour délits idéologiques apporte la touche finale. Le style volontairement relâché d'Annett Gröschner, ponctué d'expressions techniques ou scientifiques empruntées à l'univers de la réfrigération, concourt à l'effet

comique de l'ensemble, en particulier aussi grâce au décalage suscité par l'emploi adéquat des termes est-allemands spécifiques, par exemple « Feinfrost ». Cet humour aussi permet de se situer parmi les vainqueurs. Le passage de l'autre côté, c'est-à-dire dans le camp de la réussite, a néanmoins toujours un prix, celui de l'abandon de l'histoire telle que l'ont vécue les vaincus :

Wir tauschten das Geld gegen unsere Geschichte, mehr hatten wir nicht. Sie nahmen sie und machten große Scheiterhaufen. Wir durften sie selbst anzünden mit unseren neuen Feuerzeugen (21),

résume Annett Gröschner. Jana Hensel ne raconte pas autre chose quand elle s'attache à détailler les mots ou les sujets de conversation que l'unification a balayés du jour au lendemain :

geloben, dieses Wort gab es nicht mehr. Genauso wenig wie Ronald Reagan und die Imperialisten ; die waren jetzt auch verschwunden. (22)

La littérature a toujours partie liée avec la mémoire ; ici, elle devient en plus œuvre de résistance. Une résistance qui s'exerce tous azimuts. Contre les aînés dont l'individualisme est ressenti comme une manière de se soustraire passivement aux exigences de l'heure :

was auf den ersten Blick wie Protest und Rebellion aussah, war in der Regel nicht viel mehr als eine zur Schau getragene Geste des Rückzuges, des Nichtmehrteilnehmenwollens und auch ein bisschen Langeweile. (23)

Contre les Allemands de l'Ouest, qui se complaisent dans un présent dépourvu de profondeur historique :

Inseheim wünschte ich meinen [westlichen] Tischnachbarn [...] und schaute dabei teilnahmsvoll zu ihnen hinüber, sie könnten die Leere ihrer Kindheit und ihres jugendlichen Lebens zwischen Einschulung, Konfirmation und Führerschein mit irgendetwas füllen. (24)

Contre les idéalistes qui, comme la sœur de Judith, espéraient réformer le régime de l'intérieur :

Sicher, sagte Ruth leise, im Westen kann man reisen, wohin man will, und man kann sagen, was man denkt. Aber sind die Leute deshalb glücklicher ? Kommt es nicht darauf an, aus den Umständen, in denen man lebt, das Beste zu machen ? (25)

Contre les capitalistes qui ont bradé trop vite l'histoire de la RDA :

Wir gingen und schauten Schaufenster an. Und aus den Türen der Läden traten die Berater und machten Offerten an die Zögernden : Kommt, werft eure Geschichte ab. (26)

Contre les nostalgiques qui regrettent la fin de la RDA :

[...] hätte man ihnen damals, im Herbst 89, prophezeit, dass es so kommen würde, sie wüssten nicht, ob sie an den Montagabenden nicht doch lieber zu Hause geblieben wären. (27)

Contre les démocrates occidentaux qui ne voulaient pas voir le cours de l'histoire s'accélérer :

[...] die plötzlich rasende Zeit hatte etwas Lebendiges, nur daß wir ständig in Konflikt kamen mit Leuten, deren Uhren nach den alten abendländischen Gesetzen gingen. Sie verstanden nicht, daß drei Wochen bei uns drei Jahre bei ihnen waren. (28)

Parfois, la meilleure défense est encore l'attaque, et l'accusation d'immobilisme, longtemps portée contre le régime de la RDA, se voit désormais retournée contre l'ancienne RFA :

[Es] überfiel uns eine große, schwere Sehnsucht nach diesem Stillstand im anderen Teil des Landes, aus dem wir nicht kamen. Wir sehnten uns nach dieser Zeitlosigkeit und Langeweile, die dort alles in sich einzuhüllen und zu überdecken schien, bis nichts Brüchiges und Unebenes mehr darunter zu sehen war. (29)

Ainsi, derrière la résistance, le snobisme ou l'humour, se profile de temps à autre le besoin de voir la roue de l'histoire s'arrêter. Et peu importe si l'ensemble forme un conglomérat idéologiquement confus, la résistance est à l'image de la confusion des attaques éprouvées.

L'ambivalence des attachements, qui résulte de la brutalité avec laquelle la rupture de 1989-90 s'est produite, se reflète enfin dans la place accordée à l'individualité des personnages principaux de ces trois textes. A la dérive dans un monde où tout se délite, Annja Kobe ne peut plus s'appuyer que sur elle-même. C'est à peine si elle se décide à consulter un médecin pour sa grand-mère. Les autres sont exclusivement vécus comme des menaces concrètes, aucune solidarité ne saurait en être attendue. Affectée à la liquidation du passé et préposée à veiller les morts, Annja ne se sent de liens qu'en direction du passé. Le constat est presque identique pour la Judith de Katrin Askan : la seule solidarité possible est celle que proposent les « morts » déjà passés de l'autre côté du Mur, le grand-père, l'oncle et le père qui, à l'Ouest, organisent sa fuite. Des autres, elle doit se protéger, par le silence, le mensonge, la dissimulation, exactement comme se protège Annja, le personnage de Gröschner. Ce repli sur l'identité individuelle est perceptible jusque dans la structure même de *Aus dem Schneider*, conçue pour faire converger le récit vers une unique date : la naissance de la protagoniste principale (30).

L'isolement de ces personnages est à opposer au constat de Jana Hensel :

Das einzige Kontinuum unseres Lebens aber mussten wir selbst erschaffen : Das ist unsere Generation. Nur die Erfahrungen der letzten zehn Jahre und alle Freunde, die sie teilen, bilden unsere Familie. (31)

Ici, l'invention d'un hypothétique sentiment d'appartenance générationnelle tente de sauver l'individu d'une solitude que les aînées, plus vieilles d'une dizaine d'années, affichaient dans le plus grand dénuement. Mais qu'est-ce qu'une génération ? Cette création problématique pourrait bien avoir, au regard des contradictions que comporte la somme des assertions censées la fonder, quelque chose de factice. « Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes », disait Aragon, et il se pourrait bien ici que la collectivité revendiquée renvoie à un émiettement d'individualités, assurément moins tragique que l'isolement des deux héroïnes précédentes, mais néanmoins à l'opposé de la cohésion affichée.

Cette hypothèse semble corroborée par la description des mois de transition, durant lesquels les adolescents de RDA, livrés à eux-mêmes et débordant des adultes insécurisés, intimidés, ont séché les cours, traîné dans les rues et défié les autorités. « Wir fühlten uns wie Könige », résume Jana Hensel, reconnaissant a posteriori les dangers de cette arrogance, de cette morgue, de ce sentiment d'être élus et invincibles. Vols, trafics, drogue, bandes de jeunes, mais est-ce vraiment là quelque chose de si exceptionnel, susceptible de fonder un sentiment spécifique d'appartenance générationnelle ? Jana Hensel elle-même conclut que non :

[...] wir merkten gar nicht, dass wir eigentlich alte Rollen spielten [...]. Und unter uns waren wir Könige, nur mit Mühe die Depressionen der Pubertät bekämpfend. (32)

Le tableau ainsi brossé évoque en effet plus les révoltes adolescentes qui, dans le monde occidental, ne cessent de s'inventer de nouvelles formulations, qu'une solidarité générationnelle. De même,

l'individualisme finalement adopté comme position existentielle ressemble à s'y méprendre à celui des enfants élevés à l'Ouest :

Wir nehmen nicht mehr bei jeder Gelegenheit die Hände aus der Tasche. Wir lassen sie einfach stecken. [...] Das geht uns allen nichts mehr an. Die Fragen in unserem neuen Buch vom Sinn des Lebens heißen jetzt : Wer bin ich ? Was will ich ? Wer nützt mir ? Wen brauche ich ? [...] Wir geloben nichts mehr, packen nirgends mehr an und können uns in aller Ruhe um uns selber kümmern. (33)

L'appartenance générationnelle invoquée tout au long du livre sous forme d'un «wir » non explicité pourrait bien n'être que l'avatar d'une intégration finalement réussie aux valeurs occidentales. A moins, bien sûr, qu'elle n'exprime indirectement la nostalgie d'un vieil idéal auquel plus personne du temps de la RDA ne croyait déjà plus :

Das Märchen vom höheren Gemeinschaftsgefühl im Osten. (34)

Peut-on faire le deuil de République Démocratique Allemande ? La lecture de ces trois textes semble plutôt poser la question : veut-on le faire ? Le salut au drapeau, l'appartenance aux pionniers, la « Jugendweihe », tous les éléments énumérés plus haut comme étant au fondement d'une identité est-allemande minimale, se retrouvent en toile de fond des trois livres présentés ici, même des deux romans dont ils ne constituent pourtant pas l'objet principal. Certes, la rupture brutale d'avec le pays d'origine s'apparente à un traumatisme. La RDA est en général représentée comme une institution mortifère, dont l'instinct de survie exige que l'on s'éloigne. Mais une fois la rupture accomplie, comment quitter les modes de pensée, de sentir, de se comporter auxquels des années formatrices vous ont accoutumés ? L'inventaire auquel on se livre ici, inventaire de trois générations, ne tranche pas la question. Une même démarche cache des visées contradictoires, ou du moins ambivalentes. La fréquentation de la mort crée des liens, des dettes envers lesquelles on continue de se sentir obligé. Face aux difficultés du deuil, on se voudrait glorieusement seul, et l'on est pourtant partie prenante d'un ensemble parfois très banal. Une seule préoccupation semble ne pas être marquée du sceau de l'ambiguïté : celle de transformer, par l'alchimie littéraire, l'échec en réussite, la mort en vie. Ces trois textes ambitionnent en vérité moins de sauver ou d'enterrer la mémoire de la RDA, que d'accomplir au mieux possible cette ambition personnelle.

Anne Lemonnier-Lemieux

NOTES

1. Cf. Hähnel-Mesnard Carola, « *La rupture dans la vie* » - *Les récits de la jeune génération d'Allemands de l'Est entre témoignage et fiction*, in : *Allemagne d'aujourd'hui* n°169, Villeneuve d'Ascq : Septentrion, juillet-sept. 2004, pp.146-159.
2. Hensel Jana, *Zonenkinder*, Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2003 (11. Auflage), pp.13-14
3. Askan Katrin, *Aus dem Schneider*, Berlin: Berliner Taschenbuch Verlag, 2001, p.245
4. *Id.*, pp.23-25
5. Maron Monika, in: *Nach Maßgabe meiner Begreifungskraft* (1993), Frankfurt/Main: Fischer Taschenbuch Verlag 12728, p.39
6. Hensel, p.160
7. Gröschner Annett, *Moskauer Eis* (2000), Berlin: Aufbau Taschenbuch Verlag, 2002, p.28
8. Hensel, p.79
9. *Id.*, p.73
10. *Id.*, p.108
11. Askan, pp.144-145

12. Hensel, p.112
13. *Id.*, pp.85-86
14. Gröschner, pp.11-12
15. Hensel, pp.60-61
16. *Id.*, p.91
17. *Id.*, p.63
18. *Id.*, p.137
19. *Id.*, p.139
20. Gröschner, p.9
21. *Id.*, p.12
22. Hensel, p.95
23. *Id.*, pp.156-157
24. *Id.*, p.128
25. Askan, p.123
26. Gröschner, p.11
27. Hensel, pp.70-71
28. Gröschner, p.11
29. Hensel, p.80
30. Il faut remarquer au passage que la régression temporelle vers la naissance semble préfigurer une possible renaissance, que concrétisera, si tout se passe bien, la fuite à l'Ouest trois heures plus tard.
31. *Id.*, pp.160-161
32. *Id.*, p.166
33. *Id.*, pp.107-108
34. *Id.*, p.106.